



Marie-Madeleine Gladieu, Jean-Michel Pottier et Alain Trouvé (dir.)

Les référents du littéraire

Éditions et Presses universitaires de Reims

Les lieux de l'Histoire et les *topoi* de l'altérité

Catherine Isabelle Bregeaut

DOI : 10.4000/books.epure.1366
Éditeur : Éditions et Presses universitaires de Reims
Lieu d'édition : Reims
Année d'édition : 2013
Date de mise en ligne : 11 septembre 2023
Collection : Approches interdisciplinaires de la lecture
EAN électronique : 9782374961941



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2013

Référence électronique

BREGEAUT, Catherine Isabelle. *Les lieux de l'Histoire et les topoi de l'altérité* In : *Les référents du littéraire* [en ligne]. Reims : Éditions et Presses universitaires de Reims, 2013 (généré le 19 septembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/epure/1366>>. ISBN : 9782374961941. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.epure.1366>.

Ce document a été généré automatiquement le 19 septembre 2023.

Les lieux de l'Histoire et les topoï de l'altérité

Catherine Isabelle Bregeaut

- 1 Parce qu'elle relie l'Homme, le temps et l'espace, l'écriture de l'Histoire est avant tout une écriture de complémentarité. Ce faisant, elle constitue un nouvel espace discursif, de mise en tension de la réalité historique à travers sa représentation. Les implications de cette élaboration rhétorique de l'Histoire sont nombreuses ; il suffit d'écouter et d'entendre les bruits du monde pour constater qu'elles affectent différents domaines de la société actuelle comme elles déterminent en partie son évolution. L'étude qui va suivre cherche à démontrer, à partir d'un exemple concret, que l'espace et le temps, loin de constituer des données intangibles qui permettraient de construire le cadre objectif de l'Histoire sont soumis à la contingence. À cet égard, l'expansion coloniale de la France au XIX^e siècle permet de questionner, à partir de la variable spatio-temporelle, la dialectique qui sous-tend le discours historique. Reprenant la réflexion de Paul Ricœur développée dans *Temps et Récit* et à la suite des travaux d'André Jacob publiés dans *Temps et Langage*, nous nous proposons de nous engager plus particulièrement dans l'analyse de l'espace, composante ressentie comme essentielle et qui participe pleinement au « Temps raconté ».
- 2 C'est aux manuels scolaires de la seconde moitié du XIX^e siècle que nous nous sommes intéressée, limitant l'étude à ceux destinés aux élèves de l'école élémentaire. La littérature scolaire, attachée par définition à la transmission du savoir, est en effet une voie d'accès privilégiée à la question qui nous préoccupe. Les livres d'histoire de la Restauration, de l'Empire ainsi que ceux de la Troisième République sont une source intéressante à plusieurs égards : d'une part, ils proposent une présentation contemporaine ou proche des événements qu'ils relatent ; d'autre part, cette présentation s'inscrit dans une réflexion didactique renouvelée dans le domaine de l'Histoire, discipline reconnue obligatoire et qui s'impose alors dans les programmes d'enseignement de l'école primaire. De 1840, date à laquelle Guillaume Belèze publie *L'Histoire de France mise à la portée des enfants*¹ aux années 1890 au cours desquelles Désiré Blanchet², Charles Drouard et André Mannevy³ rédigent successivement une

Histoire de France, l'enseignement se construit et évolue ensuite sous la direction en particulier d'Ernest Lavisse⁴, de Charles Seignobos⁵, de Régis Jallifier et d'Henri Vast⁶. À ces documents, ajoutons les Instructions officielles de 1860, 1871 et 1890 qui, en éclairant la finalité de l'enseignement de l'histoire, permettent de mieux en comprendre l'organisation. C'est donc à la fois le discours didactique et la parole institutionnelle qui se chargent de construire la connaissance historique de ce qui fut « l'œuvre colonisatrice de la France ». En contrepoint de cette présentation un corpus de manuels parus entre 1910 et 1955 permettra une mise en perspective des observations faites à partir des ouvrages les plus anciens.

- 3 Si l'expansion coloniale est systématiquement évoquée dans les manuels d'histoire, elle est tantôt signalée comme un élément de politique nationale, en référence à Charles X et au gouvernement de juillet⁷, tantôt évoquée plus spécifiquement comme un élément de la politique extérieure de la France comme l'indiquent les intitulés « conquête de l'Algérie »⁸, et « les expéditions de Grèce et d'Algérie »⁹. Dans ce contexte général, la conquête de l'Algérie fait l'objet d'une référence systématique et représente, parmi les points d'histoire abordés, celui qui connaît le plus de développements. On lui consacre une ou plusieurs leçons qui intègrent résumés, lectures, commentaires d'illustrations, exercices d'application divers, devoirs écrits ou oraux. Cette question d'histoire moderne et contemporaine témoigne d'un attachement particulier qui incite à l'analyse stylistique, tant discursive qu'iconographique.

Le primat de l'espace dans la représentation du temps historique

- 4 Dire comme nous l'avons posé en préambule que l'écriture de l'Histoire est une écriture de complémentarité ne saurait constituer une spécificité génétique si l'on ne précisait pas d'emblée que cette écriture didactique est régie par l'exigence de réalité qui la distingue de l'écriture fictionnelle. Reconnaissons que cette référence au réel est par nature problématique dès lors que le discours verbal et les formes d'expression non verbales imposent des modalités de représentation qui engagent le sujet énonciateur. La dimension mimétique de la narration historique – le discours prétendant retranscrire la vérité du réel – serait par conséquent subjectivement contrainte. Cette caractéristique inhérente à l'exercice même de la parole ne peut être ignorée et mérite d'être rapportée à l'espace didactique dans lequel elle se manifeste. L'objectif est donc bien de dégager les ressorts rhétoriques des leçons d'histoire de manière à apprécier la portée pragmatique de ce discours déployé à l'école et *a fortiori* de mesurer le degré d'implication d'une subjectivité sociale. L'analyse relèvera ainsi d'une approche de solidarité : l'étude linguistique, engagement premier de notre investigation, ne sera en effet explicative que dans la référence à l'espace social ; de même il paraît impossible d'échapper au questionnement philosophique que nous impose le positionnement historiographique des manuels scolaires.
- 5 Le temps est au cœur du travail de l'historien et de cette confrontation naît inévitablement le questionnement philosophique. Le passé des hommes nous est-il accessible ? Si l'on admet que le réel ne se livre pas de lui-même à travers l'émiettement des dates marquant la succession des événements et que l'histoire ne saurait se réduire à « un ensemble de tables chronologiques parallèles » comme le faisait observer Paul Valéry, si l'on s'accorde dans le même temps à reconnaître

l'Histoire comme la connaissance du passé humain (Marrou), on n'échappe pas alors au questionnement sur le travail de l'historien et sur la responsabilité qu'il engage dans la construction d'un ordre historique.

- 6 Procédant de la contingence, cet ordre historique ne saurait se réduire à un déroulement chronologique de faits s'enchaînant de manière inéluctable dans un déterminisme qui tiendrait lieu d'explication sur le sens de l'Histoire. Cet attachement à une vision synoptique de l'histoire à partir des événements se manifeste comme une ligne de partage entre les historiens eux-mêmes, « ceux pour qui la contingence est la reine de l'histoire », comme le note René Rémond, et les autres qui s'en défient. Dans cet espace épistémologique, les divergences portent en grande partie sur la conception du temps historique. Celui-ci s'appréhende de diverses manières qui participent pleinement à sa structuration en se rapportant à la fois aux faits marquants de notre histoire et à l'espace sociogéographique dans lequel ils s'inscrivent. Dans cet exercice difficile de reconstitution du passé, on comprend aisément que l'historicité s'impose à l'historien comme un *fatum*, car c'est bien le présent, le sien, celui de la narration, celui de la transmission qui configure en partie l'objet même du savoir. L'idée n'est pas neuve : Hegel, Levi-Strauss, Aron s'accordent à reconnaître que « l'histoire est inséparable de l'historien ». Dans ce débat épistémologique, la position du sujet dans le Temps fait l'objet d'une attention quasi exclusive. On pressent pourtant que l'espace intérieur du sujet énonciateur et l'espace extérieur extralinguistique participent ensemble à cette intrication des temporalités – le passé à reconstruire fidèlement et le présent de la recherche – qui interroge la validité du discours historique. Il nous faut donc admettre que l'évocation du passé ne peut se défaire de l'ombre portée du présent de l'étude et de l'écriture et que l'espace est un paramètre fondamental qui conditionne l'expression. Cette constatation organise une problématique qui ne se limite pas à l'espace-temps mais qui engage une vision de l'Autre rencontré dans la lutte ou l'humanité partagée.

La référence toponymique dans la narration historique : l'espace de l'action

- 7 Le discours sur la colonisation, prisme par lequel s'appréhendent l'Autre et l'Ailleurs, est marqué, et il suffit de feuilleter les livres d'histoire pour s'en convaincre, par une dominante narrative indissociable de la référence spatiale. Celle-ci se manifeste de deux manières, par la modalité descriptive et par l'inscription toponymique rapportée au temps. Si l'on considère, les faits marquants de la conquête de l'Algérie, on remarque ainsi qu'ils font l'objet d'un même traitement linguistique : tous sont associés à une date rapportée à un lieu. Il en est ainsi de « la prise d'Alger (1830) », de « l'occupation des ports de Bône, d'Oran et de Bougie », du « traité de la Tafna », de « la victoire de Mazagan, la bataille de Constantine (1836) ». Si maintenant l'on se reporte à la structure de ces syntagmes nominaux – le substantif spécifiant l'action militaire, enrichi d'un prédicat au service d'une deixis spatiale constitutif de l'événement lui-même – on s'aperçoit qu'elle met au jour l'opérateur de discursivité caractéristique d'une écriture de l'histoire : le ressort spatio-temporel y garantirait l'inscription des événements marquants de notre Histoire dans un continuum qui lui donne son sens. Plus que tout autre, le discours historique est donc un énoncé composite qui tend à équilibrer les dominantes narrative et dénominate.

- 8 À considérer la leçon au-delà du texte, nous constatons que la cartographie renforce la référence toponymique. Dans plusieurs manuels, on relève le souci des auteurs de représenter l'espace géographique qui constitue le cadre de la conquête au moyen de cartes. Ces documents reprennent les indicateurs d'une *deixis* spatiale (*Histoire et civilisation de la France*, 1891¹⁰ : les lieux seuls sont mentionnés) ou spatio-temporelle (*Histoire de la France*, Drouard et Mannevy, 1898¹¹ : les lieux et les dates apparaissent). L'espace s'élargit : les villes, les lieux-dits, les fleuves, les côtes se dessinent dans un cadre étendu à la région, au pays, au continent. La volonté d'inscrire la connaissance événementielle dans l'espace est évidente et sans doute peut-on y voir l'intention positiviste qui se manifeste implicitement dans toutes disciplines de cette époque et *a fortiori* dans les livres d'histoire comme l'indiquent certains avant-propos, indicateurs précieux de la finalité de l'Histoire et des modalités de sa transmission à l'école primaire. On peut ainsi y lire sous la plume de Ch. Drouard et A. Mannevy : « De nombreuses cartes permettent de suivre plus facilement les faits »¹². Cette volonté de situer les faits dans l'espace témoigne d'une évolution historiographique majeure retracée par Ch.-O. Carbonell, qui se confirmera ultérieurement et qui consiste à rapprocher le temps historique de l'espace géographique. Sous l'impulsion de Gabriel Monod, fondateur de *La Revue historique* en 1876, la méthode historique est redéfinie en même temps qu'est réaffirmée l'importance de l'Histoire dans la formation de l'esprit : il s'agit de porter à la compréhension des pans du passé qui éclairent le présent et façonnent l'avenir. La littérature pédagogique répercute les mutations profondes qui s'opèrent chez les historiens de cette nouvelle génération républicaine et qui marqueront profondément l'enseignement de l'Histoire. Pour organiser les faits en « un corps de science » comme le préconisent Langlois et Seignobos dans *Introduction aux études historiques* en 1898, une contextualisation *a minima* s'impose. C'est dans cette perspective que l'espace géographique surgit d'abord en creux dans le discours par la référence toponymique pour ensuite s'y affirmer pleinement par la notation descriptive. Peut-être est-ce là une première tentative pour dépasser le cadre événementiel de la recherche historique de manière à « établir les faits » à partir des contextes dans lesquels ils s'inscrivent comme le préconisera bien plus tard l'école des Annales sous l'impulsion de Lucien Febvre et de Fernand Braudel.
- 9 Ainsi un autre monde surgit, semblable à cette « immense étoffe où nous pouvons tailler ce que nous voudrions, pour le recoudre comme il nous plaira » et dans lequel « l'espace est avant tout le schéma de notre action possible sur les choses¹³ ». Cet espace géographique qui se découvre est avant tout celui d'une action militaire qui représente la politique extérieure de la France. À ces modalités de construction de l'espace à partir de la référence toponymique s'ajoutent les notations descriptives.

L'espace de la représentation : un jeu sur la référence

- 10 L'analyse indicielle attachée à la référence spatiale fait apparaître deux types de récit : ceux dépourvus de référence à l'espace autre que toponymique et ceux qui intègrent des syntagmes descriptifs. Quoique plus ou moins épars, ces derniers n'ont pas, dans la narration, la valeur ornementale qu'on pourrait leur attribuer comme nous le verrons ultérieurement. L'Algérie se découvre à partir de son relief comme le révèlent les expressions suivantes relevées dans les leçons de d'histoire de la fin du XIX^e siècle : « les montagnes de l'Atlas », « Constantine bâtie sur un rocher », « le désert du Sahara sur

250 lieues sur une profondeur de 125 lieues » ; le pays est également associé à son climat « brûlant », à sa « sécheresse », à ses « orages terribles », au « soleil, le très chaud soleil d'Algérie ». La végétation se limite aux palmiers et la faune aux lions (« grondement des lions ») Dans tous les cas, le texte et l'illustration concourent à construire une image emblématique de l'Algérie qui se dessine de manière contrastive par rapport à la France. Ces notations ont pour fonction de frapper l'imagination des élèves et de les doter d'un référent mental, projet explicitement revendiqué par les auteurs des manuels en construisant une géographie sommaire à partir de clichés. Mais leur inscription dans le texte souligne une fonction tout autre : celle de rehausser la valeur des soldats dans un milieu hostile. Cette fonction explicative de la notation descriptive est fréquente. Considérons seulement deux passages du manuel *Histoire et civilisation de la France* paru chez Hachette en 1891 :

En 1836, ils [les soldats français] voulurent prendre la place forte de Constantine, bâtie sur un rocher. Le maréchal Clauzel partit (en novembre 1836) avec un corps de troupes insuffisant, et fut obligé de battre en retraite. [...] Pendant plus de dix ans, ce chef intrépide, ardent, fanatique, soutint une lutte opiniâtre, que rendaient encore plus difficile pour les Français les montagnes, la sècheresse de ce climat brûlant, les orages terribles.

- 11 Ces deux extraits montrent clairement que la notation incidente quand elle concerne le milieu où se jouent les batailles construit le raisonnement sur un rapport de causalité implicite qui a un impact direct sur l'interprétation du texte et *a fortiori* la compréhension des faits : l'espace – tel que le relief et le climat le caractérisent – intervient directement sur le cours de l'Histoire. Ainsi donc, dans le discours historique l'espace ne construit pas un décor de théâtre ou de cinéma mais il s'incarne parfois comme un actant au sens greimassien du terme au point d'être chez certains historiens une donnée essentielle du récit.
- 12 Une autre observation à laquelle conduit l'analyse concerne la caractérisation des éléments de la géographie physique de l'Algérie. Les adjectifs comme « brûlant » (climat brûlant) « terribles (« orages terribles ») le superlatif renforçant la répétition « le soleil, le soleil très chaud » n'ont pas uniquement la portée dénotative attendue dans une approche descriptive. La caractérisation opérée par les adjectifs construit une référence impliquée du point de vue énonciatif. L'Algérie évoquée est avant tout un espace perçu au-delà de ce qu'elle est et le prisme par lequel le milieu s'organise est celui de la subjectivité ; se superposent ainsi plusieurs espaces vécus : celui des soldats étroitement lié à l'espace intérieur des auteurs de manuels et l'espace géographique, extérieur.
- 13 En résumé, l'analyse stylistique révèle donc quelques-unes des propriétés de l'écriture de l'espace dans le discours historique : tout d'abord, les notations descriptives ont pour fonction d'inscrire l'action dans le réel. À cette fonction dénotative s'ajoute ensuite la portée argumentative de la référence spatiale. Enfin l'évocation de l'Algérie construit un espace prototypique tant toponymique, topographique que géographique, dont on se demande s'il participe de l'imaginaire de l'Orient qui se déploie dans la culture occidentale.

Espace culturel et imaginaire social

- 14 Un examen attentif des manuels scolaires parus entre 1850 et 1917 révèle l'évolution profonde de la leçon d'histoire. Indépendamment des changements didactiques qui marquent la conception des cours en pensant de manière de plus en plus marquée l'activité de l'élève, les auteurs de manuels s'attachent à présenter l'histoire sous des angles différents suivant les époques. À l'histoire événementielle, communément appelée « l'Histoire bataille », succède une présentation de l'œuvre colonisatrice de la France avant que ne soit affirmé le rapprochement de l'histoire et de la civilisation. Le discours est ajusté à la finalité de l'enseignement et la *deixis* spatiale n'échappe pas à cette mutation discursive. Dans les manuels les plus anciens, l'espace évoqué est celui de la conquête. Le texte des leçons mais également les illustrations sont tournés vers l'action militaire. *La Prise de la Smala d'Abd el Kader* de Vernet est à cet égard emblématique de cette peinture documentaire au service des armées et de la nation. Puis ultérieurement, c'est la mission civilisatrice qui se substitue à l'exploit guerrier.
- 15 Quelle place, dans ce contexte, les manuels scolaires de cette époque réservent-ils à la représentation de l'homme ? Il apparaît que les premières références à la colonisation de l'Algérie présentent la conquête, à la fois comme une juste réponse à la piraterie sévissant en Méditerranée et comme la défense des valeurs de l'occident chrétien. L'antagonisme séculaire empreint du souvenir des croisades organise une peinture socioculturelle dans laquelle se déclinent le chrétien et le mahométan comme en témoignerait l'analyse lexicale des manuels les plus anciens. Cette opposition radicale de deux mondes tend à disparaître en même temps que s'affirme la volonté assimilatrice de la III^e République. De nouvelles frontières se redessinent et l'on se plaît à défendre l'idée d'une France élargie et indifférenciée. Ce nouvel espace national est ainsi symbolisé par la salle de classe que l'on donne à voir dans certains livres d'histoire et qui rassemble « les petits français et les petits arabes ». Le projet s'éclaire sous la plume simplificatrice des auteurs attachés à convaincre « des bontés de la France¹⁴ ». L'école préfigure un nouvel espace revendiqué : celui « d'une nouvelle France¹⁵ ». Grande est la tentation d'une lecture interprétative orientée par les développements ultérieurs de l'Histoire. Mais la portée argumentative de l'illustration et du texte, qui se déploie dans le discours à partir d'une justification de la colonisation et que résume la réflexion de Lavisie « cela prouve que notre France est bonne et généreuse pour les peuples qu'elle a soumis » ne se laisse pas enfermer dans quelque approche systémique ; elle ne se comprend pleinement qu'en référence au contexte politique de l'époque où s'affrontent les partisans et les détracteurs de l'assimilation, que celle-ci se réalise par l'école ou par les institutions. Mais si l'espace géographique constitué par la colonisation est unanimement assumé, au contraire la reconfiguration d'un espace national, humain, *a fortiori* culturel est âprement discutée comme en témoigne dès 1899 *La Psychologie de la colonisation* de Léopold de Saussure.
- 16 Où en est-on aujourd'hui ? Le passé se survit à lui-même. Les tensions restées vivaces resurgissent régulièrement et ce sont bien les questions qu'elles découvrent qui nous amènent à considérer de manière distanciée la portée de l'histoire coloniale, ce que nous avons amorcé à partir du traitement romanesque du temps et de l'espace. La portée idéologique du discours historique est incontestable et l'écriture porte des engagements séculiers hypostasiés. Ainsi, le discours institutionnel tenu dans les manuels scolaires ne se contente pas de construire une représentation dominante qui

nourrit un imaginaire social, il introduit la rationalité, garante de l'intelligibilité, principe unaire du discours historique. L'Histoire s'incarne dès lors dans le schème trinitaire de l'Ici, de l'Autre et de l'Ailleurs, actants d'une geste historique négociée. Appartient-il à l'analyse sémiologique de s'aventurer dans une herméneutique soucieuse de la restauration du sens ? Le projet invite à une modeste exploration de l'usage qui préside au discours et postule la reconnaissance du « *cogito* linguistique » qui s'éprouve dans « le besoin du rapport à l'Autre » (A. Jacob). Car les mots disposent d'un espace propre qui leur assure la vitalité dans laquelle ils évoluent, disparaissent ou persistent dans la pluralité des significations socialement induites. La lecture interprétative des refoulés de l'histoire est un dû aux générations futures ; au présent, elle oblige à l'effort et à l'acceptation de la complexité, au social et au politique, au linguistique et au philosophique. À la croisée des disciplines, d'une rive à l'autre, les héritiers de cette histoire ne peuvent se défaire d'un questionnement de l'espace, confrontation exigeante et téléonomique, sous peine d'être soumis à l'accablement définitif de la certitude.

NOTES

1. Guillaume-Louis-Gustave Belèze, *Histoire de France mise à la portée des enfants*, Paris, Delanain, 1840.
2. Désiré Blanchet, *Histoire de France*, Paris, Belin, 1895.
3. Charles Drouard et André Mannevy, *Histoire de France, Cours moyen*, Paris, Le Soudier, 1898.
4. Ernest Lavis, *La Première année d'histoire de France*, Paris, Colin 1885.
5. Charles Seignobos, *Histoire de la civilisation contemporaine*, Paris, Masson, 1887.
6. Régis Jallifier, Henri Vast, *Histoire de France*, Paris, Delagrave, 1884.
7. Lucien Bailleux et Victor Martin, *Notions d'histoire générale*, Paris, 1917 ; Pierre HALLYNCK, *Les Éléments d'histoire de France des origines à nos jours*, Paris, Masson, 1938.
8. Ernest Lavis, *op. cit.* ; Claude Augé et Maxime Petit, *Premier livre d'histoire de France*, Paris, Larousse, 1899.
9. Émile Segond, *Histoire de France*, Paris, Hatier, 1917.
10. *Histoire et civilisation de la France*, auteur anonyme, Paris, Hachette, 1891.
11. Charles Drouard, André Mannevy, *op. cit.*
12. *Ibid.*
13. Henri Bergson, *L'Évolution créatrice*, Paris, PUF, 1957.
14. Ernest Lavis, *op. cit.*
15. Henri Guillemain et François Le Ster, *Histoire de France*, Paris, Éditions de L'École, 1938.

AUTEUR

CATHERINE ISABELLE BREGEAUT

Université de Reims Champagne-Ardenne, CIRLEP